



CULTURE

SPECTACLE VIVANT



Là où Xavier Dolan, fidèle à son habitude, nous montrait des personnages toujours au bord de l'hystérie, la mise en scène de Johanny Bert permet de retrouver l'humour du texte d'origine.
Christophe Raynaud de Lage

Article abonné

On est allé voir

M "Juste la fin du monde" avec Vincent Dedienne : oubliez Xavier Dolan, cette version est bien meilleure

Par Julien Vallet

Publié le 28/01/2025 à 18:30



Avec Vincent Dedienne dans le rôle-titre, le metteur en scène Johanny Bert propose, au théâtre de l'Atelier, à Paris, une relecture du célèbre huis clos familial de Jean-Luc Lagarce misant davantage sur l'humour et l'émotion, à mille lieues de l'adaptation hystérique qu'en avait tirée Xavier Dolan au cinéma en 2016.

Il est parfois difficile de passer après les autres. En 1990, Jean-Luc Lagarce, prolifique et génial dramaturge, écrit *Juste la fin du monde*, quelques années à peine (quatre, exactement) avant d'être emporté par le sida à 38 ans : dans cette œuvre, Louis l'écrivain, double de l'auteur, revient dans sa famille qu'il n'a pas vue depuis des années pour leur annoncer l'imminence de sa mort. Las, entre non-dits, reproches et gêne, il demeurera le témoin quasi-mutique de leurs confidences et de leurs griefs.

Teaser Juste la fin du monde de Jean-Luc Lagarce (2025) ...



D'abord refusée par tous les comités de lecture, la pièce tombera dans l'oubli pendant plus de vingt-cinq ans avant d'en être sortie, en 2016, par le Québécois Xavier Dolan (*Mommy, Tom à la ferme...*) sur les conseils de son actrice fétiche, Anne Dorval. Quelques années après cette consécration cinématographique et son casting cinq étoiles (Léa Seydoux, Gaspard Ulliel, Nathalie Baye et Vincent Cassel), un jeune metteur en scène, Johanny Bert, fait aujourd'hui le choix d'une nouvelle adaptation.

À LIRE AUSSI : "Lumière !", au théâtre du Lucernaire : quand Thomas Edison faisait la guerre à Nikola Tesla

Une décennie après le film, que propose cette reprise sur scène, au théâtre parisien de l'Atelier ? Et comment réussit-elle à renouveler adroitement le genre ? Là où Xavier Dolan, fidèle à son style, nous montrait des personnages toujours au bord de l'hystérie, la mise en scène de Johanny Bert permet de retrouver l'humour du texte d'origine et

suscite régulièrement le rire dans le public – et c'est précisément cet humour qui permet, à intervalles réguliers, de relâcher la tension dans cette pièce qui repose tout entière sur l'impossibilité à dire les choses.

À LIRE AUSSI : Simon Abkarian de retour sur les planches dans "Nos âmes se reconnaîtront-elles" ou l'amour de l'archaïsme

C'est qu'il faut pouvoir s'approprier la « langue » si particulière de Jean-Luc Lagarce, faite d'hésitations, de ruptures de phrases, d'anicroches : les personnages sont engoncés dans leurs secrets et leurs non-dits, ils se lancent, hésitent, se reprennent, et à force d'esquives et de maladresses, finissent par cracher leur vérité.

Et à cet exercice, le jeu des acteurs est parfois inégal, et tous ne s'approprient pas le texte de la même façon, entre, d'un côté, Astrid Bayiha interprétant la belle-sœur avec beaucoup de maîtrise, et, de l'autre, Céleste Brunquell, plus jeune et moins à l'aise dans son jeu, incarnant la petite sœur.

FANTÔME ET TRANSFUGE

Point fort de la scénographie : cette série d'accessoires – contrebasses, chaises de jardins, machines à laver, étendoir à linge... – qui flottent dès le début de la pièce au-dessus des acteurs et descendant sur scène pour incarner les différents tableaux et les confrontations successives de Louis avec sa sœur, sa belle-sœur, sa mère et enfin, son frère avec qui il a toujours été en rivalité. Ces objets représentent en quelque sorte le confort des Trente Glorieuses auxquels les parents de Louis, issus d'un milieu modeste, ont eu accès et qui apparaissent désormais un peu dérisoires, comme des souvenirs lointains d'un passé révolu.

À LIRE AUSSI : Dans "Personne d'autre", la chanteuse de Brigitte, Aurélie Saada, offre une surprenante variété de registres et d'émotions

Car Louis, incarné par Vincent Dedienne (vu, entre autres, comme chroniqueur sur le plateau de l'émission « Quotidien ») incarne tous ces transfuges de classe, tous ces Édouard Louis, ces homosexuels de petite ville qui ont fui la vie étriquée de la province pour mener la grande vie à la capitale, une vie d'intellectuels et d'artistes, et reviennent parfois dans

leur patelin natal un peu gênés, un peu coupables face à une famille qu'ils ont fuie et dont ils ont toujours secrètement un peu honte, même quand ils cherchent à se réconcilier avec elle.

La figure du père, le grand absent apparaît parfois sous la forme d'un spectre, sorte de masque mortuaire qui semble observer sa famille dans les moments de tension. Et il est permis de penser que Louis-Vincent Dedienne n'est peut-être lui-même qu'un fantôme qui se déplace dans ce décor fait de souvenirs, qu'il est déjà mort et que c'est la raison pour laquelle il assiste (le plus souvent en silence) aux reproches que les membres de sa famille n'ont pu lui faire de son vivant.

Vous souhaitez donner votre avis sur cet article ?

[Commenter](#)

Théâtre de l'Atelier, 75018 Paris. Du mercredi au vendredi à 21 heures, le samedi à 15 heures et 21 heures, le dimanche à 16 heures. Durée : 1 h 30.

Puis en tournée au Sémaphore à Cébazat (les 25, 26 et 27 mars), à la Halle aux grains à Blois (le 29 mars), au Théâtre de la Croix-Rousse à Lyon (les 1er, 2, 3, 4 et 5 avril), au Théâtre à Pau (les 8 et 9 avril) et à L'Odyssée à Périgueux (le 11 avril).



Par Julien Vallet

NOS ABONNÉS AIMENT